

Silences

J'ai deviné la neige au silence.

Le ronronnement des voitures, les pas et le bourdonnement des gamins qui passent devant chez moi pour aller à l'école ne m'ont pas tirée du sommeil comme ils font tous les matins. Quand j'ouvre mes volets, j'ai confirmation de mon pressentiment : tout est blanc, des toits à la chaussée, aux véhicules garés contre les trottoirs, du clocher de l'église à l'enseigne lumineuse de l'horloger qui ne réussit pas à diffuser sa lumière pâlotte, emmitouflée dans sa carapace neigeuse. Mon regard va chercher, au fond de la place, les grands arbres (un sapin et un cèdre) qui défient le clocher, émergeant d'un parc auquel je n'ai jamais eu accès. Blancs aussi et leurs silhouettes n'en sont que plus majestueuses parce qu'ainsi leurs contours sont nets, dessinés sur un fond blafard.

Je ne déteste pas la neige. Au contraire. Elle dépayse, elle bouleverse les sensations, excite ou apaise, c'est selon...Selon l'âge, le métabolisme de chacun et son état d'âme du moment. Elle a dû tomber très fort, très dru et une partie de la nuit parce que, à vue d'œil, la couche dépasse les dix centimètres. Qui a dit qu'il n'y avait plus de saisons ?

Je ferme la fenêtre parce que le froid est vif. Il gèle. Mais je suis de bonne humeur. Le quotidien prend de l'épaisseur et l'imagination gambade, titillée par les éléments. J'ai du plaisir à allumer le feu de cheminée, à faire griller mes tartines, à humer l'odeur du café, à m'installer face à la fenêtre pour jouir de ce décor inespéré : un de ces paysages peint à la bouche par des infirmes et qu'on essaie de vous fourguer avant le nouvel an pour en faire les supports de vos de vœux. Je ne suis pas contre les clichés, de temps en temps et utilisés avec modération !

La radio me tient compagnie. Routine. Je n'écoute que d'une oreille : qu'est-ce que j'ai à voir avec la marche du monde ? J'en suis retirée au fond de ma campagne.

Alimenter le feu, prendre une douche, ouvrir ma messagerie, répondre à deux mails, attendre le facteur (il sera sûrement retardé), appeler Thomas, Marie et Antoine et leur demander si chez eux aussi la neige est tombée, trouver un reste dans le réfrigérateur en prévision du repas de midi, éplucher deux patates.

12 heures 29 Flash d'infos : *La rédaction du journal satirique Charlie Hebdo a été attaquée vers 11h30 par deux hommes armés d'une kalachnikov et d'un lance-roquette. Selon la préfecture de police de Paris, l'assaut a fait dix morts et cinq blessés. Des témoins sur place évoquent de nombreux coups de feu, et un échange de tirs avec les forces de l'ordre. Les assaillants ont ensuite pris la fuite en voiture.*

Merde alors ! Je monte le son.

12 heures 35 *Un nouveau bilan évoque 11 morts.*

12:36 *Le ministre de l'Intérieur Bernard Cazeneuve est sur place, François Hollande doit arriver prochainement.*

12:46 *Manuel Valls annonce que le plan Vigipirate est remonté au niveau « Alerte Attentat », le plus élevé, sur l'ensemble de la région Ile-de-France.*

12:49 *François Hollande est arrivé sur place. « Journalistes, policiers, ont été lâchement assassinés...Je réunirai à 14h les ministres et responsables directement concernés par la protection que nous devons assurer à tous les lieux où de mêmes actes pourraient être reproduits, par les mêmes barbares...Les auteurs de ces actes seront pourchassés aussi longtemps que nécessaire pour qu'ils soient traduits devant des juges et condamnés...C'est un attentat terroriste, ça ne fait aucun doute. Il faudra réagir avec fermeté mais aussi le souci de l'unité nationale...Nous sommes menacés parce que nous sommes un pays de liberté. Personne ne doit penser qu'il peut agir en France contrairement aux principes de la République. »*

14:01 *L'Élysée confirme la mort de Cabu, Charb, Tignous et Wolinski.*

Je n'ai pas pu avaler mes patates. J'ai appelé Thomas, Marie et Antoine et je ne leur ai pas demandé s'il y avait de la neige chez eux. Nous avons pleuré comme des veaux, chacun dans notre téléphone.

Quand un engin explosif avait éclaté rue de Rennes, j'avais couru comme une dératée autour de l'île Marguerite, à Budapest, quand Saddam Hussein avait envahi le Koweït j'avais crapahuté pendant trois heures dans le bois de Vincennes, quand une bombe avait explosé dans le RER, à Saint Michel, j'avais fait le tour du lac, dans le bois de Boulogne, le 11 septembre (2001) j'avais marché sur la Via Appia, de la porte San Sebastino aux catacombes de San Callisto.

Je ne suis pas une vraie marcheuse, les randonneurs me font ricaner avec leurs bâtons de faux pèlerins et leurs godasses du Vieux Campeur. Mais marcher est le seul remède que j'aie jamais trouvé pour conjurer ma trouille, passer ma colère, résister à la douleur qui m'est infligée. Aujourd'hui, je suis visée par les frères Kouachi, les salafistes, les fous de Dieu de tout crin.

J'ai chaussé mes croquenots, enfilé mon duffle-coat rouge (pure laine doublé laine, avec capuche et double boutonnage), enfoncé un bonnet sur ma tête et je suis partie. 11 morts. Cabu, Charb, Tignous et Wolinski. Entre autres.

La neige est gelée, le ciel est blanc. Quitter vite le village parce que les gens veulent causer : *T'as entendu ? C'est pas croyable ! Ils ont tué Cabu ! Pour moi Wolinski c'était...*

Je ne veux pas savoir ce qu'était Cabu pour Christine, je ne veux pas entendre Alain parler de Wolinski, ni Charles qui serait tenté de me servir un couplet sur les étrangers qui font le malheur de la France. Je fonce tête baissée vers la route de Sainte-Colombe-des-Bois. A la sortie du village, la chaussée devient glissante. Mieux vaut marcher sur les bas-côtés. Mes pieds s'enfoncent, la neige gelée crisse à chacun de mes pas.

J'aborde la côte. On ne distingue plus la route des champs alentours ni du ciel. Le désert est grandiose. Quand une haie a échappé aux ravages du

remembrement, quand demeure un petit mur de noisetiers, de cornouiller et d'épine noire enchevêtrés, recolorés, transfigurés par le gel, je débusque entre les branches tortueuses les fils tissés à la perfection des toiles d'araignées, sublimées par la roideur et la surpique blanche.

Je monte vers la forêt. J'y entrerai par la clairière qui la coupe en deux et qu'on appelle Le Rond.

Un regard en arrière : le village, immuable. Les fumées sont un peu grisées et signalent que la vie ne s'est pas arrêtée tout à fait.

J'ai emprunté l'allée principale : ruban plissé, tracé droit entre les frondaisons.

Chacun porte en soi son paysage. Pour certains la mer qui donne une idée de l'immensité donc de l'éternité. Pour d'autres la montagne qui donne l'illusion que le ciel est accessible, pour moi la forêt : rappel de la sauvagerie originelle, inspiratrice des bâtisseurs de cathédrales et temple de tous les paganismes.

Là, le silence. Même le bruit de mes pas s'étouffe. Pas une odeur, pas un effluve : le froid, grand stérilisateur a tout éteint. Je n'ai plus d'ouïe, plus d'odorat, mes doigts sont gelés. Débranchés les sens inutiles. Ce matin, l'œil est le prince du monde dont il me révèle l'existence et me confirme la beauté. Il me guide sur le chemin, m'annonce les pentes, fait apparaître les embûches à éviter (une branche en travers, une ornière tellement profonde qu'elle n'est qu'à demi comblée par la neige), il se pose, par caprice, sur la cime d'un arbre ou sur une souche endimanchée, sur la trace d'une sauvagine dans l'épaisseur du tapis blanc, sur les excréments de la même qui font des taches noires. Traces d'autres vies que la mienne qui suis pourtant seule. Seule.

Des mots hantent ma pensée, accompagnent le rythme de ma marche. Ils ne résonnent pas, ils s'affichent: *onze morts dans un attentat contre la rédaction de Charlie Hebdo. Cabu, Charb, Tignous et Wolinski. Frères Kouachi. Allahu akbar.*

Je ne sais pas combien de kilomètres j'ai parcourus ainsi, avec l'impression d'être dotée d'un œil à facettes (fish-eye ?) fébrile, perçant, de plus en plus exercé, apte à distinguer des nuances entre blanc et blanc. Blanc irisé de la gelée, blanc laiteux de la neige, blanc grisé des troncs et des conifères tout entiers.

Et il se fixe sur une tache brune et mouvante, s'écarquille, accommode. De la vie ? La tache se morcèle. La plus grande est noire, haute et immobile, les autres sont plus claires (du fauve à l'ocre) et elles vibronnent autour de la première.

Mais rien ne rompt le silence.

Approchant je distingue la silhouette d'une femme et celles de trois chiens. Je reconnais La Nane et ses trois clébards.

Mirage ? La Nane a largement passé quatre-vingts ans et il est impossible qu'elle ose s'aventurer jusque-là par un temps pareil. Mais mon œil ne m'a pas trompée : c'est bien elle, appuyée à un petit monticule de pierres enduit de neige. Etrange édicule qui ressemble aux marabouts, ces monuments funéraires et votifs qu'on voit en Afrique du Nord. Une pierre, posée récemment au sommet (elle a été débarrassée de la neige) accuse encore cette ressemblance.

Les chiens n'ont pas aboyé. Ils ne m'ont-ils pas sentie à cause de la glaciation, pas entendue parce que tout bruit est étouffé dès qu'émis mais ils m'ont vue. Et pourtant, pas un jappement, pas un grognement. Peut-être ont-ils obéi à un ordre de leur maîtresse ? Ils s'agitent autour d'elle puis se libèrent et accourent jusqu'à moi qui essaie de garder mon calme. Ils font plusieurs allers-retours, d'elle à moi, de moi à elle. Je la salue.

Je ne connais pas le nom ni le prénom de La Nane. Tout le monde lui donne ce sobriquet (ou ce diminutif ?) L'article est là pour rappeler qu'elle n'est pas tout à fait un sujet, plutôt un objet de curiosité. C'est une figure du village. On ne lui a jamais connu de mari ni d'amoureux, elle a toujours partagé sa vie avec des chiens. Elle était laveuse au temps où il y avait encore des lavoirs, au bord de

la rivière, et des familles qui pouvaient payer pour faire blanchir leur linge sale. C'est une ténébreuse et elle peut être mal embouchée si on cherche des noises à ses chiens. Elle n'est pas plus aimable si on essaie (comme moi) de lui débiter une amabilité, si on lui demande le nom des chiens, de se prononcer sur le temps qu'il va faire ou si on espère la faire parler du mort qu'on va enterrer et qu'elle a dû connaître.

- Bonjour Nane.

- ...

- Comment il s'appelle le noir avec un œil blanc ?

- Tu t'en fous !

- Vous croyez qu'il va pleuvoir ?

- J'm'en fous.

- C'était un brave homme ce pauvre vieux Bigouasse...

- Qu'esse t'en a à foutre ? Il est mort.

(Expériences vécues)

Je la salue pourtant et elle me regarde sans ciller, dans les yeux. Ce matin, l'œil est le prince du monde, celui de La Nane est dur, droit, presque cruel. C'est elle qui parle. Sa voix est plus douce que ses mots :

- Kesse tu fous là ?

- Je marche.

Je montre le tas de pierres, je demande :

- Qu'est-ce que c'est ?

- Des pierres, tu vois bien. Y'en a soixante et onze.

- Vous les avez comptées ?

- Non, j'les ai empilées. Une tous les 7 janvier depuis soixante et onze ans.

Je suis taradée par la curiosité. La question –Pourquoi ? – me brûle les lèvres mais je sais que si elle les passe, je vais me faire rabrouer. Je me tais et la Nane continue.

- Là-dessous y'a Armand, Armand Hoffmann. T'as pas pu connaître la famille, ils s'étaient installés au village en 40, assignés à résidence qu'on disait. C'étaient des manouches. Ils venaient d'Alsace. La mère vendait des dentelles et des boutons qu'elle traînait dans une petite charrette, le père bricolait à droite à gauche. Y'avait une ribambelle d'enfants et ils étaient tous beaux comme des anges. Trop beaux, c'est ce qui les a perdus si tu veux mon avis...Les gars travaillaient presque tous à la scierie, ils jouaient au foot, les filles faisaient tourner les têtes et elles étaient pas farouches. Armand c'était l'aîné. En février 43 il est venu s'occuper de la mécanique à l'usine de talons où je turbinais déjà. Le soir, y me ramenait sur le cadre de son vélo, en amazone...A l'époque j'étais joliment tournée. Le vélo, ça nous donnait des idées alors, de temps en temps, on s'arrêtait dans le bois...Tu vois c'que j'veux dire ?

J'ai dit que je voyais.

-...En 44 y'avait des maquis partout dans les bois tout autour. Mais nous on n'entrait jamais profondément, on restait en lisière...et l'hiver on s'attardait pas. Début 44 on savait qu'il y avait eu des parachutages...Tous les garçons de ferme avaient chopé des mitrailleuses, rejoint le maquis et s'étaient déclarés francs-tireurs et partisans.

- Et vous ?

- Moi ? J'y comprenais pas grand-chose. J'avais le béguin pour Armand, je savais que certaines filles en crevaient de jalousie, ni plus ni moins que les gars qui voyaient les fils Hoffmann rafler les plus jolies. Fallait voir comme ils dansaient les Hoffmann ! Et Roland jouait de la guitare, Arsène de l'accordéon, Eugène du violon...Des artistes ! Tu sais j'avais seize ans...

J'ai fait mentalement le calcul : elle a donc quatre-vingt-huit ans. Elle reste un moment silencieuse. Son foulard noué sous le menton cache ses cheveux et dessine le contour de son visage, ovale livide rehaussé de noir. Le bord de ses paupières est rougi par le froid, ses lèvres sont rétrécies à l'extrême et je vois

saillir les os de ses pommettes sous sa peau diaphane, Je veux qu'elle continue mais n'ose pas prononcer un mot. J'ai raison, elle reprend :

- Tu sais comme on est à seize ans...L'Armand comme tous les jours a sauté de son vélo et j'en ai fait autant, on s'est appuyés contre un chêne pour se bécoter et tout d'un coup, ils sont arrivés, ils ont fait cercle autour de nous, leurs pétoires brandies. Un d'eux (Bébert Carrouée) m'a poussée vers le sentier, les autres ont commencé par des coups de crosse dans la figure d'Armand, ils ont continué par des coups de pieds quand il a chuté. Ils disaient : *Mouchard ! Vendu ! T'es là pour espionner hein ? Mais t'auras pas le temps de les renseigner tes amis les Boches !* Et puis j'ai entendu *Tac tac tac tac tac...*J'ai pas bougé. J'ai regardé le corps. Il était pas reconnaissable. Ils l'ont traîné jusqu'ici, là, exactement et en moins de deux ils ont creusé une fosse, l'ont jeté dedans avec un peu de terre par-dessus. Et puis ils se sont souvenus de moi. Bébert a dit : *Va ! Va leur dire au village comment on traite les mouchards !* J'ai enfourché le vélo. Au village, j'ai rien dit. Les Hoffmann ont cherché leur aîné pendant des semaines. Et puis au mois d'août suivant, les mêmes FTP ont fini le travail. Ils ont exterminé le reste de la famille et deux ou trois pauvres gens qui étaient manouches aussi. Soit disant que c'étaient tous des mouchards...

- C'en était ?

- Qui peut le dire aujourd'hui ?

- Et tous les ans le 7 janvier vous montez jusque-là pour vous souvenir et ajouter une pierre au mausolée ?

- T'appelle ça un mausolée toi ? J'y viendrai tant que mes jambes me porteront...Après, ce sera ton tour puisque t'es là !

Je mesure l'honneur qui m'est fait, je m'engage à honorer la mémoire d'Armand Hoffmann, mort avant ma naissance.

Le silence se réinstalle. Silence de mort que je brise :

- Vous savez que des terroristes ont tué onze personnes aujourd'hui à Paris ?

Son regard se pose sur moi, inexpressif et elle lâche d'une voix blanche :
- J'en ai rien à foutre !